

« rais un Phidias ou un Polyclète, quand tu ferais les
 « ouvrages les plus admirables, c'est à ton art seul que les
 « louanges seront adressées, et de tous ceux qui regarde-
 « ront tes chefs-d'œuvre, il n'y a personne, pour peu qu'il
 « ait de sens, qui veuille te ressembler. Tu passeras pour
 « un vil artisan, un homme qui vit du travail de ses mains. »

Nous savons maintenant, au juste, l'état que l'antiquité faisait de ses artistes ; elle les rangeait sans scrupule ni remords sur la même ligne que les gens de salaire. Seulement la subtile Athènes, grâce à la distinction si crûment exprimée par Plutarque avait trouvé le moyen de concilier ses préjugés contre le travail avec sa passion pour les arts.

Disons, pour rendre à chacun ce qui lui appartient, que cette distinction vient de Platon. Si le disciple l'applique avec tant de rigueur aux artistes c'est qu'à l'exemple du maître il n'a pu supposer que l'action de tailler le marbre ou de combiner des couleurs fût compatible avec la volonté et le loisir de s'élever à la contemplation des essences, de faire fleurir en soi la beauté intérieure, de former son âme à la vertu, de rechercher les rythmes d'une vie tranquille et courageuse. Or, c'est cette recherche qui nous rend meilleurs, (*Αριστοι*) c'est en elle que consiste la véritable supériorité ; quand on est possédé du désir de l'acquérir et qu'on y tend par l'étude de soi-même et de la justice, on est de la race d'or, suivant Platon ; on a le droit de commander aux autres, suivant Aristote.

Platon divisait les arts en deux catégories : ceux qui peuvent rendre meilleur quelque chose qui est à nous, comme l'art du cordonnier et du tisserand, et ceux qui nous rendent meilleurs nous-mêmes, comme la musique, les mathématiques, l'astronomie, la grammaire, la gymnastique, la philosophie, la médecine. (1)

(1) Voir surtout le *Premier Alcibiade* et les livres 2 et 3 de la *République*.